

Major est du bois dont on fait les moralistes

Jean-Louis Major, *Antifables*, Orléans, Éditions David, 2002, 199 p.

Laurent Laplante

Numéro 116, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laplante, L. (2002). Compte rendu de [Major est du bois dont on fait les moralistes / Jean-Louis Major, *Antifables*, Orléans, Éditions David, 2002, 199 p.] *Liaison*, (116), 49–49.

Major est du bois dont on fait les moralistes

Laurent Laplante

Jean-Louis Major affectionne les variations d'altitude et de perspective. Il mène parfois son enquête au ras du sol, penché sur les quotidiennetés les plus contemporaines, mais il peut aussi regarder notre planète avec le recul de Sirius. Il rigole des recettes de Maman Dindon ou sert une mise en garde de portée éternelle contre les sulfureuses propositions de l'allumette aux branches en quête d'unité. Tantôt il enveloppe le chrysanthème de cordialité et de sympathie, tantôt il lance un réjouissant coup de griffe aux exploités et aux snobs.

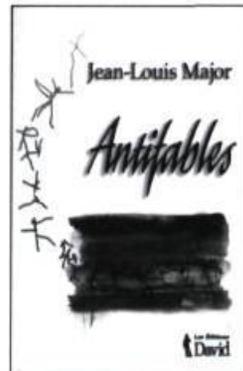
L'élégance de la langue, elle, est constante. La phrase retrouve quelque chose de la souveraine brièveté du latin, les articles modernes disparaissent au profit des formules syncopées, les participes présents expriment tous les types de relations, de la causalité à la conséquence, et s'en remettent à l'intuition du lecteur. L'esprit doit rester en éveil pour ne rien rater de la nuance, de

l'allusion perfide, du clin d'œil entre initiés. Jean-Louis Major est du bois dont on fait les moralistes qui sourient au lieu de blâmer et qui réservent leurs sentences, dans tous les sens du terme, pour la bêtise fière d'elle-même.

Pourquoi ce titre d'*Antifables*? Je l'ignore. Certains textes sont carrément des fables qu'aurait dégustées le Bonhomme. D'autres tiennent du pamphlet moqueur et se présentent visière levée comme n'osaient pas le faire les fables classiques. Dans l'ensemble, un plaisir raffiné.

Signalons la contribution de l'artiste Gernot Nebel à la beauté de la couverture. ●

Laurent Laplante est journaliste indépendant et écrivain, éditeur redoutable et critique littéraire réputé. Son œuvre a notamment été couronnée par le prix de journalisme Olivier-Asselin.



Jean-Louis Major, *Antifables*, Orléans, Éditions David, 2002, 199 p.

L'appel de l'intime Stéphane Girard

Permettre la diffusion, établir des faisceaux de contacts, assurer la visibilité de l'art contemporain «régional»: c'est ce que le projet *L'Échangeur*, initiative de l'Association des groupes en art visuel francophones (AGAVF), visait du 2 septembre au 14 octobre 2000, dans diverses galeries francophones qui opèrent en marge des grands centres.

Ainsi, quinze artistes de Moncton (Nouveau-Brunswick), Rouyn-Noranda (Québec) et Sudbury (Ontario) ont été convoqués et invités à travailler autour du thème des «Extensions intimes». Le recueil publié par *Prise de parole* regroupe une présentation des artistes et des œuvres ainsi que des réflexions théoriques et «poétiques» autour de la question de l'intime.

D'emblée, nous pouvons y constater qu'un tel projet relève d'abord et avant tout d'un paradoxe. En effet, comme le rappelle Michaël Lachance dans l'article «La puissance de l'intime», «L'intime ne peut se placer sous le signe de l'obligation: l'intimité qui se soumet à l'exigence du public n'est que figure» (p. 45). Mis en scène parce que commandé, réponse à une offre, l'intime deviendrait par conséquent... artifice: spectacle. Et le spectaculaire contemporain, par son kitsch violent, par son refus de la remise en question, par sa totale impudeur, confine l'intime au privé, en arrête justement le procès et l'extension.

Pourtant, il n'est pas question de cela dans les œuvres d'une Gaétane Godbout ou d'une Lise Robichaud, où l'intime s'affirme comme «l'envers de l'impudeur», «essentiellement appelé» (Françoise Le Gris, «Extensions intimes: dehors/dedans», p. 92), relevant plutôt de la demande, de la lettre ouverte, de l'invitation — de l'attente. C'est dans cette optique que

Godbout photographie et répertorie les mains de celles et ceux qui passent devant son atelier et que Lise Robichaud accumule les enveloppes ouvertes, vides.

Tel l'amoureux décrit par Barthes dans ses *Fragments d'un discours amoureux*, le sujet de l'intime est un sujet qui attend. D'où le rapport, suggéré par les artistes dont il est ici question, à la temporalité: son écoulement dans l'œuvre «Pores humides» de Michel Robichaud, son inélectabilité dans «Journal intime» de Shahla Bahrami, dans «Mon sixième anniversaire» de Jennifer Bélanger, affirmant et différant, tout à la fois, la mort (le jaunissement de la végétation) dans «42 1/2 rue des Pelouses» de Jacques Baril. Autant de façons, sans doute, de l'arrêter, de le figer, de se l'approprier, telle cette pièce tapissée de papier kraft par Carole Wagner («La chambre de l'immatériel»), pièce dont la mémoire est affirmée et niée tout à la fois, nous rappelant ainsi que l'extension intime est une «invitation à l'autre, dans une perspective d'échange, à pénétrer cet espace, à le découvrir, à le partager» (Le Gris, p. 95).

«Proximité», «approche lente», «révélation» — en demandant aux artistes de se réunir autour du thème de l'intime, *L'Échangeur* nous y convoque également. Aussi n'est-il pas innocent que la plupart des pièces de ces expositions se déploient également dans l'espace, nous faisant entrer, littéralement, en elles. L'appel n'est plus, en ce sens, paradoxal: il s'avère dialogue. Quelque chose, pour reprendre la terminologie de Julia Kristeva, comme une révolte. Intime, il va sans dire. ●

Stéphane Girard est doctorant au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill.



Annie Molin Vasseur (dir. publ.), *Extensions intimes*, Sudbury, *Prise de parole*, 2001, 111 p.